

Des retraités en dernière classe *Ce vieux printemps*, à l'hôpital de Bonnétable

En 2004, le photographe Georges Quaglia et l'écrivain Jean-Pierre H. Tétart partagent de longs moments avec les résidents et le personnel de la maison de retraite de l'hôpital de Bonnétable, près du Mans. De ces rencontres privilégiées ils ont fait un livre grave, sensible : *Ce vieux printemps*, paru aux éditions Cénomane.

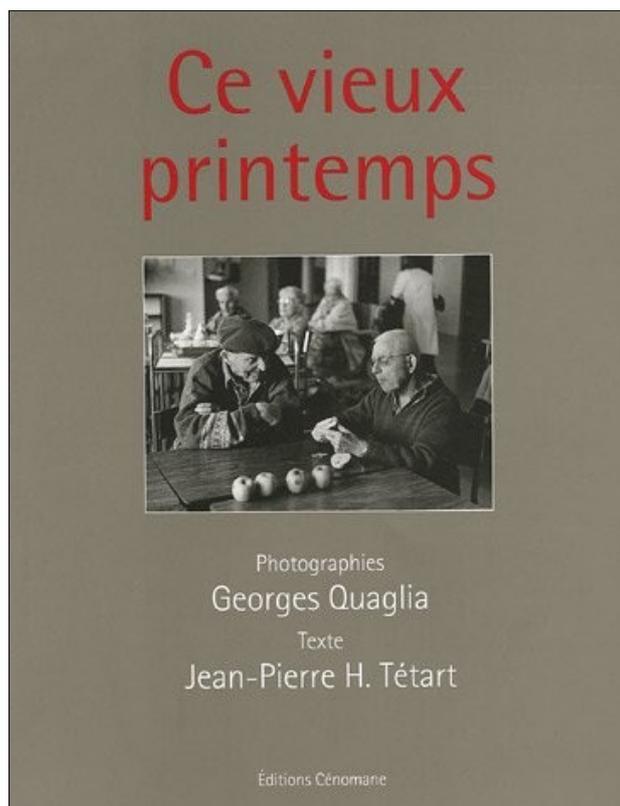
C'est évidemment étrange qu'une société dite avancée n'ait rien trouvé de mieux que d'étendre à toutes les classes sociales les prérogatives de l'hospice, longtemps réservées aux miséreux et aux aliénés. Aujourd'hui, on peut être aisé, avoir une nombreuse famille et en être néanmoins réduit à « *terminer ses jours* » dans une maison de retraite où les prestations seront évidemment adaptées à notre capacité financière. Et surtout, on peut être amené à le souhaiter, tant il s'agit de brouiller la mesure d'une séparation ou d'une mise à l'écart. Deuil le plus souvent qui laisse solitaire celui qui reste. Ou aussi vraie la séparation d'avec les enfants, accaparés de leur côté par leur vie professionnelle, familiale, consumériste. Leur maison n'a pas prévu la place où accueillir l'aïeul et eux n'en ont plus le temps ni l'idée, sauf une vague culpabilité.

Combien déroutant l'univers des maisons de retraite où l'on voit le dernier âge retrouver quelque chose de l'enfance, par une même docilité apparente et une rêverie qui semble cet entre-deux paisible prévenant l'oubli. Combien surprenant le climat d'infantilisation qui règne ici comme déjà dans les hôpitaux, comme si la faiblesse physique valait pour la perte de toute autorité sur soi et sur sa vie.

Autant de réflexions qui peuvent surgir en feuilletant et lisant le beau livre de Georges Quaglia et Jean-Pierre H. Tétart.

À voir, par exemple, deux dames en fauteuil roulant, côte à côte, l'une a posé sa main droite dans la main de droite de sa voisine. Deux mains ridées, vieilles de corvées et de caresses. La photo est cadrée juste sur les deux mains qui se tiennent, comme on se tient à quelque chose, pour ne pas rouler plus loin.

Ici, page 70, les résidents sont au spectacle. Mais c'est eux que l'objectif regarde. Tous assis et joyeux ou déconcertés, d'après leurs visages expressifs. Certains participent, lèvent le doigt



Ce vieux printemps. Photos de Georges Quaglia. Texte de Jean-Pierre H. Tétart. Le Mans : éd. Cénomane, 2005 (28 euros).

comme à l'école, pour une récréation qui se jouerait dans la classe.

Là, les deux vieux attablés à part, dans une grande salle où l'on devine d'autres vieux pris dans leurs songes. L'un des deux épluche une pomme, et l'on sent qu'il le fait avec méthode. Son compère simplement observe le geste, alors que la lame coupe une moitié en deux quarts. Il y a sur le plateau quatre pommes pleines qui attendent leur tour. Cette double et feinte attention portée au tranchant du couteau, une diversion par les yeux pour mieux tuer le temps tout en le pénétrant, pour s'y caler au calme...

« Ça fait cent ans que je suis ici »...

Sur cette photo de Georges Quaglia, placée en couverture de l'ouvrage, Jean-Pierre H. Tétart apporte son commentaire, précis, humain. Plus haut, à propos d'un résident en pull-over rouge qui marche péniblement vers le coin bibliothèque, il écrit : « *Je l'accompagne du regard. Je suis le dernier spectateur sur le bord de la route* ».

Il note aussi les remarques attrapées comme en passant, ou ce mot d'une voisine qui lui souffle à l'oreille : « *Ne vous inquiétez pas, ici, tout le monde perd un peu la tête* ». Et puis le refrain de cet ancêtre qui déclare d'abord : « *Ça fait cent ans que je suis ici et je n'ai jamais vu une journée aussi gaie* », avant de bientôt reprendre : « *Ça fait cent ans que je suis ici et je n'ai jamais vu une journée aussi triste* ».

Jean-Pierre H. Tétart n'hésite pas à se confier, à se donner pour mieux recevoir ce qui dépasse du silence de

ces gens suspendus. Le lecteur comprend vite ce besoin de dévoilement face à la mort patiente qui vient de plein fouet chercher la personne assise à côté de soi. La mort violente ou apaisante plus qu'entrevue dans les visages pénétrants de ces équipes de vieillards qui, abrités derrière des soupirs de trois fois rien, ne songent plus qu'à vivre l'instant à la mesure de l'intensité encore permise.

On devine tout autour aussi bien l'exquise gentillesse du personnel et des visiteurs, c'en est presque trop, et c'est pourtant bien le moins. Ces vies chargées d'âge, ces mémoires encore présentes ont-elles chacune leurs héritiers ?

Déjà trop loin, il y a le centenaire qui précise finalement : « *Ça fait cent ans que je suis ici et je n'ai jamais vu une journée aussi longue* ».

À se demander où nous en sommes. À si mal tenir compagnie, bien souvent.